



LES INSTRUMENTS COLONIAUX

**LA RELIGION ET LE TRAVAIL MISSIONNAIRE
ULTIMES INSTRUMENTS DE MISE EN
COLONISATION ?**



Edition Kwandika 2021

Les instruments coloniaux

La religion et le travail missionnaire

Ultimes instruments de mise en colonisation ?

Le groupe de travail Ananse Ntentan

Sofia de Jong

Lieselot De Taeye

Evi Leroy

Stacey Ohiwerei

Joke Van Dooren

Avec la participation de Wina Su Bondekwe

Coordonné par Mireille-Tsheusi ROBERT

Plusieurs instruments coercitifs ont permis d'asservir les congolais.e.s. Les Belges présents sûr place ont bien sur utilisé des fouets (fabriqués à partir de peaux séchées d'hippopotames) ou des fusils modernes. D'autres instruments peuvent être insoupçonnés. La seringue, qui symbolise un nouveau système de soin, rappelant que la médecine coloniale a permis de soigner ou de prévenir des maladies qui sévissaient parmi les populations. Cette même seringue fait aussi référence aux essais cliniques qui ont transformé les colonisés en cobayes involontaires et bien sûr aux nombreuses erreurs qui ont eu des conséquences insoupçonnées¹. Nous pourrions aussi citer la fourchette coloniale qui charrie un certain nombre de bouleversements alimentaire et de déstabilisation de l'écosystème depuis l'ère coloniale jusqu'à nos jours. Dans le même ordre d'idées, il y a aussi la plume, le stylo ou la machine à écrire des colons qui a produit des lois qui ont impacté (et impactent encore) la vie des habitants. L'architecture coloniale est un autre outil de conditionnement culturel, social et économique qui oblige par exemple les familles élargies à se diviser en familles nucléaires. D'ailleurs, le colon lui-même se transforme en instrument de coercition, sur bien des aspects, dont sur le plan sexuel. Par exemple, les maladies sexuelles inconnues ont été introduite par les assauts d'hommes blancs sur les femmes Noires. Il y a bien d'autres instruments, bien qu'abstrait, la croix ou la religion symbolise pourtant une déstructuration culturelle si importante qu'elle a non seulement permis aux belges de l'époque de prendre le pouvoir mais aussi de poser les bases d'une néocolonisation implacable. Vu le nombre de croyant.e.s en République Démocratique du Congo aujourd'hui, beaucoup considèrent plutôt la religion comme un soutien. Dans cette étude, certains de ces outils de « mise en colonisation » seront cités, l'un d'entre eux, la religion sera traitée avec plus de profondeur, puis, le groupe de travail abordera l'un des mécanismes censés justifier leur emploi : le syndrome du sauveur blanc.

Cette étude est le fruit d'un travail de groupe au sein de Bamko asbl, suite à la participation à une formation féministe et décoloniale en amont, organisé entre 2020 et 2021. La formation a été un lieu d'apprentissage mais aussi un espace d'échange et de confrontation constructive des idées. Ce contexte amène à la formation de groupes sur base d'intérêts communs pour des réflexions collectives pouvant mener ou non à des apports écrits qui seront diffusés par Bamko asbl. En fin de parcours, Mireille-Tsheusi Robert et Wina Su Bondekwe se sont jointes à la réflexion.

¹ « Le médicament qui devait sauver l'Afrique », Guillaume Lachenal, Ed. La découverte, 2014

Les travaux ont eu lieu en deux langues (néerlandais et français), permettant ainsi une analyse nationale sur cette question, étant donné qu'il s'agit d'une matière fédérale qui impacte les débats en Fédération Wallonie Bruxelles.

Le nom du groupe, « Ananse Ntentan » signifie littéralement « toile d'araignée » en langue Akan (Ghana). La représentation symbolique *Adrinkra* l'associe à la créativité, à la sagesse, à la connaissance, à l'intelligence ainsi qu'aux complexités de la vie. Ce symbole a été choisi parce que l'étude aborde beaucoup la question de la spiritualité et cette dernière devrait être appréhendée avec sagesse et non utilisée pour asservir.

I. LES INSTRUMENTS DE LA COLONISATION

1.1. Le fusil et le fouet.

C'est un secret pour personne, les explorateurs qui sont arrivés parmi les premiers blancs au Congo étaient armés. Les militaires aussi. On peut donc dire que dès le départ, les Belges savaient qu'ils auraient soit à se protéger, soit à attaquer. Dans les deux cas, leur présence ne serait pas anodine. Plus tard, la constitution de troupes amenés d'Afrique de l'Est notamment (la "Force Publique") - et qui devait servir à la fois d'armée et de police dirigée par des officiers nécessairement belges - finira de démontrer qu'il s'agissait davantage d'attaquer que de se protéger. L'attaque est tout d'abord politique et militaire contre les rois et les chefs congolais. Il ne s'agit pas de commercer ou de coopérer, en échangeant par exemple sur les technologies que chacun pourrait emprunter à l'autre mais de prendre le pouvoir politique et donc militaire. Il est attesté que de nombreuses armes ont été envoyées au Congo mais en même temps, certains contestent qu'il y ait eu une guerre coloniale, que des armées de congolais ainsi que des civils se sont opposés à la prise de pouvoir par les Belges². Cette histoire de résistance à la colonisation par les congolais est l'un des aspects les plus méconnus de l'histoire coloniale. Il fallait dépeindre les congolais comme très reconnaissants et non comme des résistants. Pendant longtemps, l'accès aux archives coloniales a été l'une des revendications des chercheurs³ et les difficultés rencontrées face aux archivistes a été vécu comme la volonté de cacher ou de limiter la connaissance sur au moins trois aspects : les protagonistes belges, l'étendue et la nature de violence coloniale belge au Congo et les résistances qui ont parfois failli libérer les congolais.

Symbolique ou physique, la violence coloniale est un tabou tenace. Les sorties de livres ou de documentaires de grande envergure tels que "Les fantômes du roi Leopold, un holocauste oublié" d'Adam Hochschild (1998), "Le roi blanc, le caoutchouc rouge et la mort noire"⁴ de Peter Bates (2004) ou encore "Congo" de David Van Reybrouck (2010) ont généralement suscité beaucoup d'émotion.

² La révolte de la force publique congolaise (1895), Rik Ceyssens et Bohdan Proczynyn, ed. Academia l'Harmattan, 2015.

³ "Archives : l'Etat a-t-il peur de son histoire coloniale ?", Jérémie Detober, *Le politique* n°65, juin 2010.

⁴ Ce documentaire est le fruit d'une large collaboration internationale : [BBC \(British Broadcasting Corporation\)](#), [ZDF/ARTE](#), [IKON](#), [RTBF](#) - [Radio Télévision Belge Francophone](#), [VRTCanvas](#), [YLE](#)

L'idée selon laquelle l'oeuvre coloniale était pacifique et acceptée par les "sauvages" africains est un héritage d'une propagande coloniale si efficace qu'aujourd'hui encore, les enquêtes sur la violence de cette époque succitent non seulement la surprise, l'indignation mais aussi le doute sur la véracité des faits rapportés. D'ailleurs, dire des africains qu'ils sont "sauvage" est un stéréotype récurrent qui a plusieurs usages. D'abord, "sauvage" veut dire "incivil", quoi de plus logique alors que d'aller les civiliser ? Une autre signification relève la "brutalité" des personnes stéréotypées, ce qui justifie l'emploi de la violence. Nous le savons, le système mental des stéréotypes n'est pas forcément logique et peut évoluer avec le temps, la preuve est que l'on dit aussi des africains qu'ils sont "gentils" et "joyeux", ce serait de "grands enfants"⁵. Là encore, la violence prend sens car s'ils sont habituellement "gentils", il faut bien veiller à réprimer tout acte dès lors anormal de rébellion.

Il arrive aussi que l'on préfère cantonner cette violence aux premières heures de la colonisation, impliquant ainsi la gestion personnelle du Roi et non l'Etat Belge. Mais c'est une piste erronée parce que la Belgique en tant qu'Etat avait des intérêts bien avant 1908. Après avoir effectué des prêts au roi, les plus officiellement qui soit, la rentabilité du Congo était bénéfique pour le retour sur investissement. Lorsque l'on co-finance un projet, il est normal de s'enquérir de son bon déroulement. D'ailleurs en cas de mauvaise gestion de sa colonie personnelle, la reprise par l'Etat Belge était déjà prévue. Autrement dit, l'Etat Belge n'était pas complètement absent au moment de la première partie de la gestion de la colonie. Par ailleurs, lors de la reprise par l'Etat, de nombreuses violences ont aussi été rapportées par des historiens et des témoignages⁶.

Dans tous les cas, du début de la colonisation jusqu'à l'époque néocoloniale, la violence symbolique reste. Non pas parce que l'on pourrait se dire qu'aucun peuple n'accepte la soumission sans se défendre mais parce qu'il y a suffisamment de faits historiques qui montrent que la brutalité belge au Congo a été inouïe. Les stratégies mises en place pour brouiller cette mémoire de la violence sont considérables : vaste campagne pro-coloniale avec son lot de stéréotypes et de préjugés, ses zoos humains, ses publications livresques et ses documentaires diffamatoires quant à l'état de "civilisation morale" des Noirs ; restriction des accès aux archives, etc.

⁵ « Les Noirs, clichés et préjugés ; De l'époque coloniale à nos jours » Serge Bilé, Mathieu Méranville. Ed. Archipel, 2017.

⁶ « Répression : Le Congo après Léopold II, une colonie moins violente ? » Amandi lauro et Benoît Henriët, dans le Congo Colonial, une histoire en questions, Ed. Renaissance du Livre (2020).

Ignorer cet aspect de la violence colonial (puis neocoloniale) qui a colonisé les corps mais aussi les esprits ne fait que retarder une prise de conscience salutaire pour l'amélioration des relations futures avec les africains qu'ils vivent en Belgique ou dans leur continent d'origine.

1.2. Menaces sur la souveraineté alimentaire

Le colonisé ne pouvait pas cultiver où bon lui semble. Effet, plusieurs mécanismes désorganisait les espaces, par exemple la création de villes coloniales ou la mise en place de grands espaces de réserves naturelles. De même, le colonisé ne peut pas cultiver ce qu'il veut. Les denrées utiles à l'occident tels que le cacao, le sucre ou l'arachide sont valorisés. Les arachides permettent d'avoir une huile peu odorante, supportant de fortes chaleurs et passe-partout pour toutes sortes de fritures. C'est une excellente huile pour les frites par exemple. Le cacao et le sucre permettent quant à eux, la fabrication du chocolat. Ce sont des produits qui sont surtout consommés en Europe et de façon très marginale en Afrique. La cultivation de matières premières décidée par les occidentaux en général et les belges en particulier ne visait donc pas directement les colonisés.

La colonisation a aussi introduit des changements culturels importants en matière d'alimentation. Elle dicte qu' il faut manger à table, pas sur une nate par terre donc ni sur une table basse. La position est importante, on mange assis et pas debout, en utilisant des couverts, des plats et une assiette individuelle, en lieu et place de ses doigts, tous dans un même plat. Même s'il le repas est désigné comme un moment familial important, il s'agit néanmoins de la famille nucléaire. Du moins, c'est l'image qui est inculquée aux colonisés. On mange ce que maman a préparé après avoir été au marché avec l'argent que papa a gagné. Chacun.e son rôle. Par ailleurs, il est préférable de manger trois fois par jour, à heures fixe. Une bonne partie des capitales africaines se sont pliées à ces injonctions coloniales. Le contenu de son assiette a aussi toute son importance. Les colons voyaient d'un mauvais œil l'entomophagie (manger des insectes), jugé comme une pratique arriérée c'était donc déconseillé. Après avoir observé les afres de la surconsommation de viande, des voies contemporaines s'élèves pour changer la culture alimentaire belge et aller chercher les proteines en mangeant... des insectes ! Aujourd'hui, l'ère néocoloniale plébiscite les produits importés qui ne répondent d'ailleurs pas toujours aux normes européens en matière de taux de sucre par exemple.

Il est difficile de nier l'impact coloniale et neocoloniale sur la culture alimentaire congolaise qui s'est vue dicter ce qu'il faut manger, comment manger, quand et avec qui. Mais aussi ce qu'il faut cultiver, où, comment et à qui vendre ses récoltes. C'est aspect parfois oublié de la colonisation des esprits congolais.

Zoom sur le chocolat belge, la fierté nationale made in Africa

Nous aimerions ici faire un gros plan sur un produit dont l'histoire esclavagiste et coloniale n'est plus à démontrer mais qui montre quelques paradoxes et abérations postcoloniales.

« Tous les Belges et les touristes qui ont déjà visité notre pays le savent déjà : le meilleur chocolat se trouve en Belgique! ». En effet, en matière de chocolat, la réputation de notre plat pays n'est plus à faire. Notre chocolat est l'une de nos plus grandes fiertés nationales et rapporte aux entreprises presque 5 milliards d'euros par an. Le chocolat belge est particulièrement apprécié à l'étranger : 87 % de la production est exportée. La Belgique est d'ailleurs le deuxième plus grand exportateur de chocolat au monde. Toutefois, la provenance du cacao ou encore les conditions dans lesquelles celui-ci est cultivé restent encore parfois difficile à expliquer. Alors, notre fierté est-elle justifiée, comme pour les frites, les bières, ou encore à d'autres produits de notre terroir ?

Le chocolat est considéré comme un patrimoine culinaire national de la Belgique. C'est un marché qui connaît un grand succès et ce particulièrement à l'étranger. En cinq ans, la valeur des exportations a augmenté de 40%. Ce sont les français, les allemands et les hollandais qui sont actuellement les plus gros mangeurs de chocolat belge. A eux trois, ils représentent un tiers de nos exportations. Mais depuis quelques années, c'est au tour de l'Asie de succomber à la qualité du chocolat « made in Belgium ». En 2016, ce n'est pas moins 577 000 tonnes de chocolat belges qui ont été vendues à l'étranger. Tous ces chiffres peuvent rapidement nous donner le tournis ! Dès lors, comment impossible de s'empêcher de se vanter d'être les producteurs de l'un des meilleures - si ce n'est le meilleur - chocolat du monde ? Pourtant, c'est loin, très loin du vieux continent que l'histoire du chocolat a commencé.

À l'origine, c'est au fond de l'Amazonie que se trouve le berceau du cacaoyer. Les Toltèques sont la première civilisation à cultiver le cacaoyer, qui deviendra sous les Mayas et les Aztèques, « l'arbre des dieux ». Cet arbre fut découvert par Christophe Colomb à

son arrivée en Amérique. Les fruits du cacaoyer étaient alors utilisés par les Aztèques de deux façons : ils en faisaient, d'une part, une boisson épicée appelée "Xocoalt" avec des fèves broyées, de l'eau et des épices qu'ils fouettaient longtemps afin que ce breuvage très amer devienne moussant... On raconte que Colomb l'aurait goûté et n'en apprécia guère le goût ! Il n'empêche que les Aztèques pensaient que la mousse les rapprochait des Dieux ! D'autre part, les fèves étaient utilisées comme monnaie. En effet, ils les utilisaient pour payer leur impôt. Ce fut Cortez, l'explorateur espagnol, qui, en 1528, contrairement à Colomb, appréciant terriblement le goût amer de cette boisson, en expédia à Charles Quint, qui était alors, roi d'Espagne. En Europe, ce breuvage amer ne rencontra pas un grand succès jusqu'au jour où des moines espagnols eurent l'idée de remplacer l'eau par du lait, les épices par du miel et de chauffer l'ensemble... résultat, ce fut un délice ! Il faut, cependant, attendre le mariage d'Anne d'Autriche au roi Louis XIII, en 1615, pour que la France découvre cette boisson, qui, cette fois-ci, rencontra très vite un succès auprès de toute la cour. Ce fut, ensuite, au tour des capitales européennes de tomber sous le charme de cette nouveauté. Ce sont les Anglais, qui les premiers, planteront alors des cacaoyers dans leurs colonies d'Afrique. L'implantation du cacaoyer en terre africaine sera un véritable succès, au point de faire reculer la part du cacao américain sur le marché mondial (elle passera, en effet, de 95% à 40% entre 1895 et 1920). Ce marché était évalué à 4,8 milliards d'euros avec une production nationale belge atteignant les 248.100 tonnes en 2017. Selon une étude du bureau de recherches InSites Consulting, 91% des Belges mangent du chocolat au moins une fois par mois.

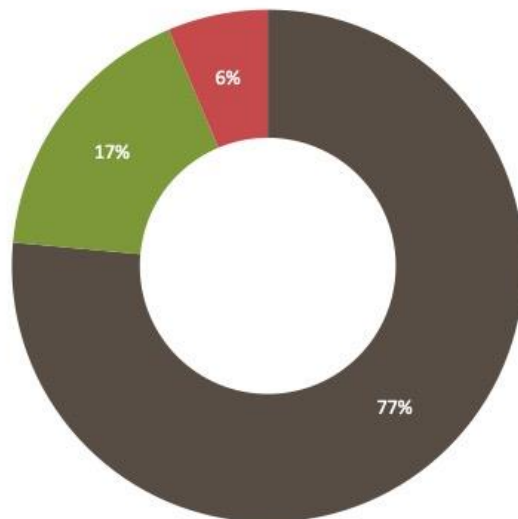
Dans leur région d'origine, bon nombre de produits coloniaux sont consommés amers : le café qui est originaire d'Ethiopie, le thé de Chine et d'Inde ainsi que le chocolat du Mexique. Mais en Occident, les habitants préfèrent le goût sucré, très sucré. A tel point que les Rois et les reines finissent leurs vies avec des dents noircies par les caries dentaires. Ce n'est pas étonnant car c'est d'abord un produit de luxe, comme la plupart des produits coloniaux au début. Pour 100gr de chocolat, il fallait rassembler l'équivalent de 3 à 4 jours de salaire d'un ouvrier, environs 70 € d'aujourd'hui. Ce produit était très cher parce que le sucre avec lequel on le mélange est issu du sirop de betterave fabriqué en Europe et plus tard aux Etats Unis. Il faudra attendre l'exploitation des esclaves pour démocratiser le chocolat, permettant ainsi de produire du sucre de canne à bas prix dans les champs esclavagistes puis coloniaux. Les britannique qui s'étaient emparé de l'Australie organisent une hiérarchie raciale dans les plantations entre les indiens (sous contrat), les peuples premiers d'Australie et les Africains. Mais ce sucre essentiellement produit aux Amériques, Antilles, Caraïbes et en Australie est raffiné à Anvers d'abord et plutard dans

plusieurs grands ports en Europe. C'est donc l'un des liens importants de la Belgique à l'histoire de l'esclavage. En effet, au 16^{ème} siècle, après la ville de Lisbonne, c'est Anvers qui compte le plus de Noirs en Europe⁷. Anvers s'est notamment enrichie grâce au raffinement du sucre et comme plaque tournante des esclaves. Certains finissaient par y rester et y vivre de métiers souvent liés au port.

Considéré comme aphrodisiaque, l'église catholique a donc d'abord interdit son usage. Au 18^{ème} siècle, les médecins ont accusé le chocolat d'avoir répandu l'hystérie chez les femmes. De nos jours, les femmes sont encore discriminées dans l'industrie du chocolat et comble du paradoxe, les noirs aussi ! Si les Noirs gagnent moins bien leur vie que les blancs et que les femmes gagnent moins que les hommes, imaginons, ce que peuvent gagner les femmes Noires alors que 68% de la main-d'œuvre dans la culture du cacao sont des femmes africaines. Mais ce sont des hommes africains qui s'occupent de l'acheminement et des négociations des prix de vente et reversent leur part aux femmes. En moyenne, les femmes africaines reçoivent 27 centimes d'euro alors que les hommes gagnent 1,35 € autrement dit, 5 fois plus ! Elles cumulent donc les discriminations liées à leur condition de femmes et d'africaine. Plusieurs de ces femmes se réunissent en coopérative pour tenter de faire un contre-poids et/ou en association pour lutter contre le travail des enfants.

Par ailleurs, il est important de considérer que les africain.e.s qui ne mangent presque pas de chocolat (4%) mais ils sont d'abord obligés puis « encouragés » à cultiver du cacao. Selon les sources, entre 72 et 78% du cacao est cultivé sur le continent africain, au détriment de cultures plus nécessaires pour l'alimentation locale et sans que cela ne leur rapporte véritablement suffisamment de fonds pour s'émanciper. C'est surtout le beurre de cacao qui est utilisé comme ingrédient dans les produits de beauté pour la peau et les cheveux.

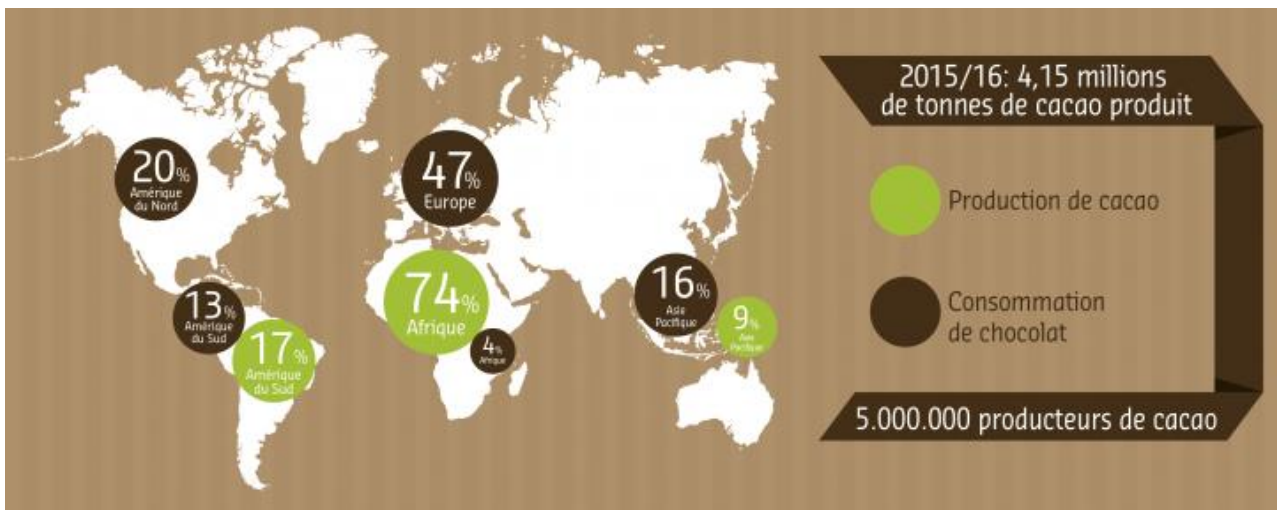
⁷ <https://www.levif.be/belgique/la-veritable-histoire-du-pere-fouettard/>



Production of cocoa beans
by continent in %

- Africa
- Americas
- Asia and Oceania

Source: ICCO 2019



<https://www.cacaotrace.com/fr/le-monde-du-cacao>

WWF estime qu'"environ 80 % des forêts tropicales humides d'Afrique de l'Ouest ont été remplacées par l'agriculture, principalement pour le cacao. La disparition de ces forêts n'est pas seulement un désastre pour la biodiversité, mais elle modifie également les régimes climatiques locaux, ce qui rendra de nombreuses zones non propices à la culture du cacao. Pour assurer l'avenir du chocolat, il est donc nécessaire non seulement d'investir dans la protection des forêts encore existantes, mais aussi de restaurer les réserves naturelles dégradées". Derrière cette production de cacao se trouve donc des parents, des enfants mais également une biodiversité en péril. Selon le rapport de Beyond Chocolate, « le producteur de cacao moyen est en effet loin de disposer d'un revenu suffisant pour vivre. De nombreuses familles dans les pays producteurs de cacao vivent en dessous du seuil de pauvreté, engendrant le travail des enfants et des conditions de travail injustes. De plus, la pauvreté pousse ces producteurs à convertir de nouvelles terres, souvent dans des zones protégées, ce qui entraîne une réduction spectaculaire du couvert forestier en Afrique occidentale et centrale ».

Avec l'essor du chocolat belge, différents enjeux ont vu le jour, dont la traçabilité du cacao. En 2018, Alexander De Croo, alors ministre de la coopération au développement, a lancé une initiative pour un chocolat belge durable, notamment sous l'impulsion d'ONG comme Oxfam-Magasins du monde. C'est ainsi qu'a été créé un partenariat baptisé « Beyond Chocolate ». Le but de ce partenariat est non seulement de garantir un revenu vital aux cultivateurs de cacao, mais également de lutter contre la déforestation et le travail des enfants. Toutefois, pour atteindre ces objectifs, il faudrait que les chocolatiers belges, puissent au préalable instaurer un système permettant la traçabilité de l'ensemble de leur chaîne d'approvisionnement, afin de déterminer l'origine de chaque fève, sans quoi, le chemin vers un chocolat belge responsable sera encore long, estime le WWF. Mais aujourd'hui, plus de la moitié du chocolat belge a encore une origine inconnue. Cela concerne 62% du chocolat de couverture (càd les petites pastilles de chocolat à faire fondre et utilisées entre autres par les pâtisseries) et 50% des marques de consommation, selon les chiffres du rapport annuel Beyond Chocolate.

Les industriels admettent, en effet, ne pas pouvoir montrer une traçabilité exacte de leurs approvisionnements. En d'autres termes, ils ne savent pas identifier les fermes d'où proviennent le cacao qu'ils achètent. Alors que les débats sociétaux sur l'origine des produits alimentaires font rage, le fait de ne pas savoir d'où provient une partie ou la totalité du chocolat belge pose problème. En effet, vous aurez probablement remarqué

que dans le cas de nos viandes ou autres, des labels ou des étiquettes portant le drapeau belge, français ou des appellations telles que « made in France » ont fait leur apparition. Ces étiquettes ont pour but d'assurer au consommateur que le produit qu'il achète n'a pas été fabriqué à l'autre bout du monde par des travailleurs sous-payés et qu'il contribue à soutenir l'économie et l'emploi du pays dans lequel le consommateur vit. Toutefois, précisons que pour apposer ce type d'étiquette, il suffit qu'une petite partie de la fabrication, souvent même seulement la dernière opération, ait été effectuée en Belgique pour que le produit soit étiqueté « made in Belgium ». Il y a des références à l'Afrique dans l'industrie du chocolat, comme l'Eléphant Côte d'Or, même si la transformation se passe surtout en Europe et aux Etats Unis. Evidemment, l'idéal serait que les Africain.es puissent transformer eux-mêmes leur cacao avant d'exporter mais c'est un savoir-faire qui n'y est pas encouragé, contrairement aux mono-cultures profitables à l'occident.

En 1919 par Mary Delluc est la première femme à ouvrir une chocolaterie. A l'époque, Mary décide d'installer la première boutique dans la rue royale qui était un axe important car le Roi empruntait cette rue chaque jour. Le packaging est volontairement très féminisé : velours, dentelles, dessins, roses, ballotins faits mains, etc. Dans la boutique, on peut observer des centaines de roses provenant d'un modèle qu'avait dessiné la fondatrice. Mais c'est peut-être l'arbre qui cache la forêt. Les femmes ont des difficultés à se faire une place dans l'industrie ou à être reconnues pour leur travail mais certaines sont à féliciter. Les marques anciennes sont challengées par des nouvelles venues, vitalité, peps, nouveau sens du marketing et surtout une volonté de plus d'éthique dans la relation avec les africains et avec les clients, en proposant du bio par exemple. Citons ici quelques téméraires : Euphrasie Mbamba, Cameroun – Wallonie SIGOJI, Emma Evrard de KAZIMODI ou Pauline Vanderbeek de KAKO. Il y a aussi NAHO, TAKANA, TOHI qui choisissent des noms qui rendent hommage aux origines du cacao.

Nous l'avons vu, l'industrie n'est pas très favorable aux femmes, peu importe leur couleur de peau et leur continent d'origine. De même, nous comprenons aisément que la répartition économique est elle aussi inégale pour les Femmes, pour les Noirs et encore plus pour les Femmes Noires. Les stéréotypes au sujet de ces trois profils - et surtout des deux dernières - sont encore distillés dans la société.

Une publicité de la marque Lindt – disponible sur youtube <https://www.youtube.com/watch?v=Wb-IKerj96Q> - montre un homme maniant le chocolat dans son bel habit blanc de chef chocolatier. On alterne les images montrant son savoir-faire avec des très gros plans sur des parties du visage d'une femme. On voit son œil se dilater grâce à l'odeur des fèves grillées, puis ses yeux se ferment succombant au chocolat liquide. Ses lèvres s'entrouvent quand l'homme expérimenté étale le chocolat et enfin elle a la chance de croquer un carré de ce fameux chocolat. L'analogie avec la pénétration et l'orgasme sexuel semble évidente. Le message pourrait être : « nos maîtres chocolatiers savent comment vous satisfaire ». Avons-nous déjà vu des publicités où ces rôles seraient inversés ? Certainement pas, ou alors très peu parce que selon les principes qui semblent découler de ce genre de publicité, celui qui sait c'est l'homme, celle qui est sensée recevoir, c'est la femme.

Les images sur les produits chocolatiers dans la publicité, sur les emballages ou les cadeaux offerts par les marques représentent des femmes (mères nourricières et rassurantes), des animaux, de la végétation surtout exotique et des africains Noirs. Ils mettent aussi en scène des enfants, pas ceux qui sont obligés, malgré leur bas-âge, de travailler dans des plantations africaines, non, ce sont les enfants blancs, ceux qui en profitent. Dans les boîtes de Côte d'Or par exemple, on retrouvait des petites images en couleurs qui faisaient le bonheur des enfants et des collectionneurs, ce sont des chromos, très à la mode à l'époque coloniale. Cette imagerie commerciale espérait émerveiller l'acheteur ou l'acheteuse. Mais elle participait aussi grandement à la propagande coloniale qui avait pour but de susciter des vocations de nouveaux coloniaux. L'idée était donc d'activer les stéréotypes et les préjugés sur les Africain.es présentés comme des idiots ou des incapables, dans le but de donner l'envie d'aller les aider. Ces images existent encore aujourd'hui. Il n'y aurait rien de néfaste à « rendre à César ce qui est à César » en associant le chocolat aux africains et à la végétation africaine si ces images étaient largement contre-balançées par des présentateurs du journal télévisé Noirs ou un premier ministre Noir par exemple ou simplement des Noirs en position d'autorité. Mais en Belgique ce n'est pas (encore) tout à fait le cas.

Les médias dont le marketing alimentaire qui fait partie de notre quotidien peuvent faire partie des instruments d'entretien du principe qui a motivé l'entreprise coloniale et de l'éducation au racisme. Nous le savons, les médias sont un instrument puissant, des supports indispensables à toute initiative de propagande. Ils ont eu plusieurs utilités à l'époque coloniale. Il s'agissait de convaincre de l'infériorité de la civilisation congolaises, démontrer qu'il n'y avait pas de civilisation. La propagande permettait aussi de montrer toutes les bonnes et belles choses que la colonie nous rapporterait comme de l'ivoire à une époque où le plastique n'existe pas. Tout cela servait à éveiller des vocations de colons et des investisseurs. Il y a un autre usage auquel on ne fait pas souvent référence. Des films étaient créés à destination des congolais.e.s pour leur montrer à quel point ils étaient sauvage et ce qu'ils devaient faire pour s'améliorer. Par exemple, se brosser le dent le matin mais le film ne dit pas que la brosse à dent locale lave tout aussi bien, elle est d'ailleurs largement utilisée en afrique jusqu'aujourd'hui.

II. LA RELIGION, INSTRUMENT DE COLONISATION DES ESPRITS ?

La colonisation occidentale du monde et le concept de religion ont toujours été indissociables. À partir du 15^e siècle, l'impérialisme capitaliste s'est développé en faveur des pays et des entreprises du centre occidental par la coercition et l'idéologie religieuse.

Depuis, par exemple, la colonisation du continent américain, la religion a été utilisée comme un facteur déterminant dans le contraste supériorité/infériorité. Le christianisme, en particulier, est une religion abrahamique dans laquelle le monothéisme, une écriture sainte et la laïcité sont centraux. Lorsque d'autres formes de religion ont été "découvertes", elles ne répondaient pas à ces caractéristiques et étaient donc inférieures. Cette infériorité a ensuite été utilisée comme légitimation non seulement pour détruire les systèmes de croyances et les modes de vie découverts, mais aussi pour féconder les territoires et les corps qui leur sont associés.

Bien que cette justification théologique ait été placée au premier plan pendant le processus de colonisation, à l'arrière-plan, l'objectif principal était la prospérité économique de la nation. Le christianisme, cependant, était un outil efficace pour cela, car il permettait un contrôle social. La promesse de récompenses dans l'au-delà, par exemple, a empêché les soulèvements qui prônaient l'égalité économique. Les valeurs et normes chrétiennes, qui ne sont en fait que des valeurs et normes occidentales, ont également assuré la stabilité de la société. Les mariages hétéronormatifs, la monogamie et les rôles spécifiques des sexes ont été imposés aux peuples. Le modèle familial occidental assure une main-d'œuvre, ce qui se traduit par une prospérité économique pour le colonisateur.

Plus tard, lorsque le continent africain a été colonisé, le même processus a été engagé. Les missions civilisatrices et les missionnaires étaient considérés comme légitimant l'appropriation des territoires et des corps. Après tout, c'était le "fardeau de l'homme blanc" de "civiliser" les Africains. Des églises protestantes et catholiques ont été construites, des évêques occidentaux ont été employés, des soins de santé occidentaux ont été mis en place et des écoles ont été créées, le tout dans le but d'"éduquer" la population africaine.

En Belgique, cependant, ces bonnes intentions sont devenues le visage même du colonialisme. En diffusant une propagande aux clichés racistes, des fonds ont été acquis pour "civiliser" le Congo et le "libérer" de ses coutumes "primitives". Cela a non seulement créé une image complètement fautive du Congo, et de l'Afrique en général, mais a également donné à l'homme blanc occidental une image personnelle positive et un rôle : être le sauveur du monde. Aujourd'hui, cette image peut encore être liée principalement aux valeurs religieuses qui préconisent d'aider son prochain.

Or, on peut considérer que ces faits se situent dans le passé de la Belgique et que c'est seulement à cette époque que la religion a été directement utilisée comme légitimation et outil de colonisation. Malheureusement, rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. Il existe encore de nombreux éléments dans notre paysage social actuel qui peuvent défendre le point de vue suivant, à savoir : la mission chrétienne ne s'est jamais arrêtée, mais elle a fait place au volontourisme et aux actions de solidarité. On peut se demander si la propagande coloniale du passé ne se retrouve pas dans l'imagerie contemporaine du comportement des Blancs, et si les collaborations modernes en matière de développement ne seraient pas des missions de civilisation classiques sous une apparence contemporaine.

In *Congo made in Flanders ?* (2004), les Flamands ont longtemps considéré les missions comme étant "le bon côté de la colonisation". Dans l'esprit de la plupart des gens, le travail des pères et des sœurs était distinct de l'exploitation économique et de la dépendance politique du pays. En général, cependant, la colonisation occidentale et la religion ne peuvent être séparées. L'impérialisme capitaliste et le colonialisme qui se sont développés à partir du XVI^e siècle en Europe sont intrinsèquement liés à des idéologies d'inspiration religieuse et se sont généralement accompagnés de l'imposition d'une culture religieuse basée sur le modèle occidental, avec des conséquences destructrices pour les religions précoloniales présentes. Aujourd'hui encore, de nombreuses traces néocoloniales de cette pratique sont visibles.

Après avoir cité le fusil et la déstabilisation alimentaire comme instruments de la colonisation, nous continuons ici avec la religion. Dans cette partie, nous aborderons brièvement l'histoire entrelacée de la religion occidentale et de la colonisation, en particulier au Congo. Ensuite, nous ferons un zoom sur les différentes formes que prend ce phénomène jusqu'à aujourd'hui, et enfin nous formulerons quelques questions qui pourront susciter une réflexion plus approfondie.

2.1. La religion occidentale et la colonisation



Chéri Samba - Religion de Colonisateur (2012)

Lorsque nous parlons du lien entre la religion occidentale et la colonisation, il s'agit d'une part d'une idéologie partagée (la croyance en la supériorité) et d'autre part d'une pratique (l'activité missionnaire). Les deux sont souvent décrits par le terme d'*impérialisme culturel*. En effet, l'idée de supériorité d'inspiration religieuse, qui soutenait la colonisation politique et économique, allait souvent de pair avec l'imposition impérialiste de la culture chrétienne.

Depuis la colonisation du continent américain, la croyance religieuse occidentale est à la base de la pensée de supériorité, à savoir que "nous" sommes supérieurs parce que notre religion est une "vraie" religion. Avant cela, les colonisateurs occidentaux se sont appuyés sur les particularités du christianisme. Le christianisme, en particulier, est une religion abrahamique dans laquelle le monothéisme, une écriture sainte et la laïcité sont centraux.

Il n'y a pas une multitude de dieux, incarnant différents aspects spirituels de la vie, mais plutôt une seule figure (souvent représentée par un homme blanc) qui représente le transcendant, le divin. C'est ainsi qu'est née une opposition hiérarchique, "il n'y a qu'un seul dieu" contre "il y a plusieurs entités spirituelles", qui a aussi immédiatement désigné ce qui était supérieur et ce qui était inférieur. Le christianisme est également marqué par un fort prosélytisme : la conquête et la conversion de nouveaux croyants constituent une part importante de la religion.

Bien que cette mission de conversion et/ou de civilisation d'inspiration chrétienne ait été placée au premier plan pendant le processus de colonisation, l'exploitation économique des colonies au profit de la propre nation était à l'arrière-plan. Les missions ont joué un rôle important à cet égard. Le christianisme, enseigné et imposé par les missionnaires sur place, était un instrument efficace de contrôle social. La promesse de récompenses dans l'au-delà, par exemple, a mis fin aux soulèvements qui prônaient l'égalité économique. Les mythes et rituels religieux locaux ont également été minimisés, voire supprimés et considérés comme inférieurs.

Les "valeurs et normes" imposées, qualifiées de chrétiennes dans le contexte colonial mais essentiellement occidentales, sont également à la base d'une société où la productivité est centrale. Les mariages hétéronormatifs, la monogamie et les rôles spécifiques des sexes ont rendu l'exploitation économique plus efficace. La famille nucléaire occidentale a permis de réduire la mortalité infantile et de créer un foyer productif qui produisait de la main-d'œuvre masculine. Tout cela s'est ensuite traduit par une prospérité économique pour le colonisateur.

Plus tard, lors de la colonisation du continent africain, le même processus a été engagé par le biais de missions de civilisation et de missionnaires. C'était en fait le *fardeau de l'homme blanc* de rendre les Africains "civilisés" et donc également chrétiens. Au Congo, par exemple, les écoles de mission offraient une forme d'éducation qui n'était guère orientée vers un véritable transfert de connaissances. En mettant l'accent sur la discipline et le travail manuel, les colonisateurs ont cherché à éduquer des travailleurs dociles plutôt que des étudiants critiques ou de futurs responsables politiques ou d'entreprises.

Plus précisément au Congo, les institutions coloniales belges ont continué à tout envisager de manière fortement laïque, alors que l'Église et l'État étaient fortement imbriqués dans un processus colonial. La religion était censée être séparée de l'économie et de la politique, comme on le supposait en Europe occidentale depuis le siècle des Lumières, mais sans jugement de valeur, la plupart des cultures d'Afrique centrale étaient fondées sur des modes de pensée non séculaires : les chefs religieux avaient souvent aussi un pouvoir politique. L'imposition d'un système de pensée laïque a donc provoqué un grand bouleversement de la culture existante. Aimé Césaire, dans son célèbre *Discours contre le colonialisme*, a critiqué l'hypothèse trompeuse selon laquelle la religion et l'État étaient simplement des questions distinctes au sein du projet colonial. Il s'est notamment opposé à l'ouvrage *Bantu Philosophie* du missionnaire de l'anthropologue belge Placide Tempels. Dans ce document, Tempels plaide pour un traitement respectueux des systèmes de croyance congolais au sein des missions, mais Césaire fait remarquer que Tempels détourne ainsi l'attention de l'exploitation coloniale, des mauvaises conditions de logement et d'alimentation dans le pays et qui rendent ce respect impossible.

En outre, la mission coloniale s'est toujours heurtée à diverses formes de résistances. Au Congo, plusieurs nouvelles formes de religion sont apparues au début du 20^e siècle. Un des prophètes comme Simon Kimbangu, par exemple, ont fait directement appel au texte de la Bible et ont diffusé un message de libération. Dans les différentes religions congolaises nommées « Kitawala », la croyance en une figure messianique est ensuite combinée à des pratiques de guérison dont les origines remontent à l'époque précoloniale.

Dans la "mère patrie" belge, par contre, les bonnes intentions des missionnaires sont devenues le visage de la colonisation. En diffusant une propagande aux clichés racistes, des fonds ont été acquis pour "civiliser" le Congo et le "libérer" de ses manières "primitives". Cela a non seulement créé une image complètement fautive du Congo, et de l'Afrique en général, mais a également dépeint les Occidentaux comme le sauveur blanc qui sait tout. Ce n'est pas surprenant si l'on considère que Jésus le Sauveur, né au Moyen-Orient, est également représenté comme un homme blanc.

Cependant, Takudzwa Hillary Chiwanza (2017), dans son article *How Christianity Was Used to Exploit Africans*, souligne que toutes les missions missionnaires n'avaient pas pour but de promouvoir les intérêts des maîtres coloniaux. Certains étaient convaincus que les Africains avaient besoin de Jésus comme Sauveur. Malheureusement, les bonnes intentions ne changent pas le résultat final de ces actions. Alors que l'Europe exploitait le continent africain, écrit Chiwanza, les missionnaires prêchaient des valeurs telles que : la soumission, l'humilité, la paix, le pardon et le bon voisinage. Ces valeurs chrétiennes, selon Chiwanza, sont en partie responsables de la faillite des nombreux mouvements de rébellions organisées ou non, tout au long de la période coloniale. Ces prêches systématiques, omniprésentes et obligatoires aurait donc aussi affaibli les sentiments d'auto-préservation et de détermination des congolais.e.s.

En bref, bon nombre des phénomènes mentionnés ci-dessus se retrouvent encore dans le paysage social occidental. D'une part, *le fardeau de l'homme blanc*, l'image négative et l'accent mis sur les bonnes intentions, par exemple, sont toujours caractéristiques des actions contemporaines, de la coopération au développement et du *volontourisme* à l'étranger. D'autre part, l'Occident chrétien se voit toujours comme un sauveur.

2.2. Sauveur blanc

La suprématie blanche est l'idée raciste selon laquelle les Blancs sont supérieurs aux personnes considérées comme non-occidentales, qui sont donc considérées comme inférieures, moins intelligentes et dotées de moins de capacités. Cette idée justifie la domination systématique des personnes racisées par les Occidentaux blancs. C'est très évident dans la pensée des groupes d'extrême droite, mais c'est aussi très présent dans nos institutions et s'exprime aussi plus subtilement dans des phénomènes comme celui du sauveur blanc (*white saviorism*). Le *complexe ou le syndrome du sauveur blanc* est décrit par Layla Saad (2020) dans son livre "Me & White Supremacy" comme la croyance qui considère que les blancs, plus intelligents et plus capables, sont moralement obligés de "sauver" les personnes racisées de leur supposée infériorité et impuissance.

Le *complexe du sauveur blanc* est très évident dans ce que l'écrivain Teju Cole (2012) appelle le *complexe industriel du sauveur blanc* : "L'Afrique a fourni un espace sur lequel les egos blancs peuvent commodément être projetés. Il s'agit d'un espace libéré dans lequel les règles habituelles ne s'appliquent pas : une personne d'Amérique ou d'Europe peut se rendre en Afrique et devenir un sauveur quasi divin ou, à tout le moins, voir ses besoins émotionnels satisfaits. Beaucoup l'ont fait sous la bannière de "faire la différence"." Les Blancs se rendent en Afrique, en Asie et en Amérique latine pour faire du bénévolat et contribuer à un monde meilleur (également appelé "volontourisme"), espère que leurs actions fassent la différence malgré que nous nous trouvons dans des systèmes d'inégalités plus grands. Cependant, ces volontaires n'ont (souvent) pas les compétences requises et ils effectuent gratuitement des travaux non qualifiés qui pourraient être réalisés plus efficacement par des travailleurs locaux formés. De plus, le contexte historique et culturel est généralement peu pris en compte. Autrement dit, peu importe si c'est l'action occidentale qui est justement à l'origine d'un problème donné, il arrive que l'on fasse venir encore plus d'occidentaux pour tenter de le régler. Les problèmes sous-jacents, souvent complexes, sont ignorés.

Le *complexe industriel du sauveur blanc*, comme pour les missions de civilisation, se concentre sur les bonnes intentions du volontaire blanc, qui se sent bien dans sa peau et peut le partager via des photos sur les médias sociaux. C'est aussi appelé "centrage blanc", les sentiments...et les expériences de la personne blanche sont centrales.

Les personnes racisées ne servent-ils pas alors que de personnages secondaires dans une histoire où elles sont présentées comme pauvres, sous-développées et corrompues et où le volontaire ou le missionnaire blanc est vu comme un sauveur ou un héros bienveillant ? Les histoires positives de ces pays ne sont que rarement entendues. Saviez-vous, par exemple, qu'à Kinshasa, des robots sont utilisés pour contrôler la circulation ? Ceux-ci ont été développés par Thérèse Kirongozi, une ingénieure congolaise. Saviez-vous que du sang et des fournitures médicales sont envoyés dans des zones reculées par des drones au Rwanda ? Et saviez-vous que le Rwanda est très performant en matière d'égalité des sexes ? Le pays se situe au neuvième rang mondial de l'indice global d'écart entre les sexes (World Economic Forum, 2018⁸), entre l'Espagne et l'Allemagne (la Belgique est 32^e, juste après la Namibie et le Burundi).

Et la plus grande lacune dans tout cela est que l'exploitation systématique et l'exploitation économique pendant le colonialisme ont un lien avec de nombreux problèmes sociétaux, culturels et économiques actuels dans les pays ex-colonisés. Mais cela est collectivement oublié ou ignoré. Il en va de même dans le secteur de la coopération au développement. De la main gauche, les pays riches offrent une "aide" aux pays pauvres du Sud tout en exerçant leur pouvoir de diverses manières avec leur main droite (exploitation et entreprises non respectueuses des conventions internationales). Le travail de développement est en effet la continuation post-coloniale d'une politique de présence pour une continuité de la présence occidentale dans les pays anciennement colonisés. Olivia Rutazibwa enseigne depuis des années dans un cours de développement international. Dès le début de son recrutement, elle a proposé de changer le cours en "Justice globale et réparations". Elle tente de sensibiliser ses élèves : "Mes élèves veulent aider les gens, faire une différence dans le monde, mettre fin aux inégalités. C'est magnifique. Et je les encourage à s'y accrocher, car il existe chez les étudiants une réelle volonté de mieux vivre ensemble. En examinant d'un œil critique, dès le début, la manière dont cette inégalité a été systématiquement créée, on fait toujours appel aux mêmes sentiments de solidarité, mais on se débarrasse de (la partie de) ce sentiment superficiel, chaleureux et flou du bienfaiteur" (2020). Le message est donc de ne pas poursuivre les missions civilisatrices originales sous cette forme post-coloniale.

⁸ <https://www.weforum.org/reports/the-global-gender-gap-report-2018>

Le *complexe du sauveur blanc* et l'image négative des personnes racisées qui lui est associée se retrouvent également dans les films et les livres de fiction occidentaux. Dans des films tels que *Hidden Figures*, *Green Book*, *The Blind Side* et *The Help*, par exemple, l'histoire d'un sauveur blanc qui vient en aide aux personnes non-occidentales est centrale. Les acteurs blancs jouent souvent un personnage avec beaucoup de profondeur émotionnelle et de nuance, tandis que leurs collègues racialisés sont romancés par des clichés stéréotypés. Leurs personnages ne sont pas étoffés ; ils jouent plutôt les appendices des protagonistes blancs.

Même les documentaires militants qui cherchent à dénoncer les mauvaises pratiques sociales tombent souvent dans le même piège. Le documentaire *Virunga* en est un exemple clair. Ce film, nommé aux Oscars, dépeint deux menaces majeures pour le parc naturel des Virunga, situé dans l'est de la République démocratique du Congo : l'exploration pétrolière illégale par la société britannique SOCO d'une part, et la présence de milices armées d'autre part. La façon dont l'influence destructrice de la SOCO dans la région et le travail dangereux des gardes forestiers sont dépeints, le spectateur ne peut qu'adhérer à la mission du documentaire, qui est de sauver la faune et la flore du parc national. Objectif noble, mais cette façon d'éditer est très problématique. Après tout, le documentaire ne dépeint qu'un segment sélectif de cette situation géopolitique très complexe. Le fait que la population autour du parc a toujours le sentiment que sa terre a été détournée par le "colonisateur blanc" n'est pas pris en compte. Les presque 4 millions de Congolais qui vivent autour du parc sont à peine entendus. Les gardiens des gorilles sont les quelques Congolais qui sont représentés. Deux des trois protagonistes sont des Européens blancs y sont présentés comme les véritables héros. Ce documentaire est une nouvelle occasion manquée de mettre en valeur l'activisme congolais et de démonter les clichés racistes existants dans le passé et le présent.

Les adoptions internationales sont un autre exemple concret de la manière dont la pensée de supériorité occidentale est encore présente dans diverses pratiques autour de nous. En Europe, le droit des parents à l'adoption transnationale d'enfants est généralement moins remis en question que le droit au regroupement familial pour les immigrants.

Bien qu'elle soit encore autorisée, l'adoption internationale est strictement réglementée. Néanmoins, des scandales récents ont été révélés concernant des adoptions en provenance du Guatemala, de l'Éthiopie et du Congo. L'adoption internationale porte des traces évidentes de néo-colonialisme. Ils n'agissent pas du tout du point de vue de l'enfant, mais de celui des parents adoptifs, de la société et du paternalisme contemporain. Bien que la Convention de La Haye sur l'adoption, avec son principe de subsidiarité, stipule clairement que d'autres solutions doivent être recherchées avant que l'adoption ne devienne une possibilité, des enfants sont encore "sauvés" de situations précaires à grande échelle, en se basant sur l'idée qu'ils peuvent être mieux pris en charge dans le Nord riche. Au niveau international, l'atmosphère autour de l'adoption internationale a également beaucoup changé, note Wouter Vandenhole (UA), spécialiste des droits de l'homme et des droits de l'enfant. "Dans les années 90, les chiffres des adoptions internationales ont encore doublé par rapport aux années 80. Toutefois, depuis le début du siècle, ils ont à nouveau diminué de moitié. Dans de nombreux pays d'origine, l'adoption internationale est désormais vécue comme un néo-colonialisme."

Une forme plus subtile du *complexe du sauveur blanc* consiste en ce que les personnes blanches parlent des personnes racialisées ou à leur place en pensant qu'elles peuvent mieux expliquer les besoins et les expériences de ces personnes. Les exemples sont légions mais l'idée centrale est là : nous ne nous sommes pas encore débarrassé du sentiment d'être des sauveurs.

2.3. Quelques réflexions et questionnements en guide conclusion

Les formes du *complexe du sauveur blanc* et du *centrage sur le blanc* sont donc des mises en œuvre de l'idéologie sous-jacente de la supériorité blanche qui trouve notamment son fondement dans la religion. Le problème est que l'on n'en a généralement qu'une conscience limitée. Selon le pédagogue et penseur décolonial brésilien Paulo Freire (1968), le cœur de ce problème réside dans notre méthode éducative actuelle. Un système qui est utilisé dans les pays occidentaux et néo-coloniaux. Il estime que c'est une méthode qui suit l'"éthique du profit" et qui par conséquent, maintient donc le système colonial qui a pour but le profit et qui est impossible à mettre en œuvre sans le complexe du sauveur blanc. Dans ces systèmes d'enseignement, les historiques et les pensées coloniales ne seraient pas suffisamment examinés et ne sont donc pas reconnus comme problématiques. Dans les rares cas où ils abordent l'Afrique, tout laisse penser que les enseignants n'abordent pas assez les causes profondes, historiques, économiques et exogènes des problèmes mais les causes intrinsèques, culturelles et immédiates sont abordés. Ce qui ne permet pas de comprendre les rapports de forces mondiaux, de comprendre la colonisation comme étant une guerre économique structurelle et pas une volonté de civilisation de quelques belles âmes.

En guise de contrepoids, Freire propose une autre méthode, celle de la "pose des problèmes". Cette méthode sert à désarmer les mythes appris en les remettant en question, afin d'éliminer la pensée hiérarchique de supériorité et d'infériorité et d'apprendre à voir le contexte social dans son ensemble.

Que pouvons-nous faire en tant qu'individus ? Comment devient-on consciemment antiraciste ? Il est important de reconnaître que le manque de connaissances décoloniales et les schémas problématiques de pensée et d'action n'aide pas. En effet, **en nous lisant, certains aspects pourraient paraître comme étant des jugements hâtifs**, des affirmations infondées ou des procès d'intentions sans preuves mais en réalité, il faut avoir des prérequis d'études décoloniales pour comprendre ce que nous proposons et pouvoir aller plus loin dans la réflexion. Le problème que nous rencontrons est qu'après près de 20 ans de diffusion des prérequis, nous ne parvenons que difficilement à passer à l'étape suivante.

Par exemple quand nous écrivons que « En mettant l'accent sur la discipline et le travail manuel, les colonisateurs ont cherché à éduquer des travailleurs dociles plutôt que des étudiants critiques ou de futurs responsables politiques ou d'entreprises », sans prérequis, cette phrase peut-être reçue comme une sentence injuste sur les bonnes intentions de la colonisation belge au Congo. Mais lorsque l'on a quelques prérequis, on sait déjà que contrairement à la Belgique, d'autres pays occidentaux avaient d'autres politiques coloniales en matière d'éducation comme au Royaume Uni. La France a par exemple produit des politiciens de haut rang tels qu'Félix Eboué, Léopold Senghor, Aimé Césaire, Mamadou Racine Sy, Toussaint Louverture, Thomas-Alexandre Dumas Davy de la Pailleterie. De même, il faut savoir que les seuls études supérieures pendant la majorité de la colonisation belge au Congo était le Petit séminaire et le Grand séminaire catholique qui n'équivalent qu'au primaire et à la première partie des études secondaires belges. Pendant ce temps, nos voisins faisaient entrer leur colonisé à l'université ! La première université belge du Congo a été créée en 1954 et reconnue comme tel par arrêté royal en 1956, seulement 4 ans avant la fin officielle de la colonisation.

De même, lorsque nous écrivons que « (...) la colonisation occidentale et la religion ne peuvent être séparées. L'impérialisme capitaliste et le colonialisme qui se sont développés à partir du XVI^e siècle en Europe sont intrinsèquement liés à des idéologies d'inspiration religieuse et se sont généralement accompagnés de l'imposition d'une culture religieuse basée sur le modèle occidental (...) » ; c'est là encore une affirmation qui pourrait sonner faux si l'on ne sait pas que – par exemple - le système du petit puis du Grand séminaire validé par l'Etat belge démontre aussi à quel point la voie de l'élévation dans la société et donc de civilisation devait passer par la religion. En effet, c'était les seuls moyens pour un Noir de faire des études supérieures pendant le colonialisme (sans compter toutes les autres conditions plus surprenantes les unes que les autres). Dans une société postcoloniale belge où l'enseignement de la colonisation n'est pas systématique, pas étonnant que nous n'ayons que peu de prérequis populaires dans la conscience collective.

Pour changer cette société, ne devrions-nous pas commencer par nous remettre en question, critiquer les institutions et les structures problématiques comme ceux liés à l'enseignement qui ont mis si longtemps avant d'annoncer des changements prochains ? Poser des questions spécifiques peut déjà conduire à de nouvelles

connaissances extrêmement intéressantes. Dans le livre "Me and White supremacy", certaines questions possibles sont posées afin de réfléchir à nos propres schémas de pensée et d'action: Me suis-je mis au centre lorsque quelqu'un a parlé de ses expériences du racisme ? Et concernant sa propre image : "Quelles histoires de héros blancs ont eu un impact sur moi, consciemment ou inconsciemment ? (livre, films, dessins animés, jeux vidéos, séries Youtubes,...)". Ce sont là des questions très concrètes qui peuvent fournir un angle intéressant pour analyser et critiquer notre propre vision de l'homme blanc en relation avec le reste du monde considéré comme non-civilisé à cause de leur propre sous-développement qui ne serait en rien dû à l'Occident qui ne pourrait être qu'un sauveur.

Autoréflexion du groupe de travail

Bien que nous soyons satisfaits du résultat obtenu, nous souhaitons en faire une note critique pour la coopération future sur des thèmes importants tels que l'antiracisme et le décolonialisme où la diversité, la réflexion, le questionnement et les débats constructifs sont cruciaux.

Dans l'ensemble, la coopération s'est bien déroulée. Les accords ont été respectés, la répartition des tâches s'est déroulée sans heurts, chacun a été traité avec respect et chacun a apporté une contribution suffisante. En outre, la communication et la coopération se sont toujours déroulées sans heurts et chacun avait un parcours académique diversifié qui lui permettait de contribuer individuellement avec son expertise. Cela dit, nous avons également remarqué que la communication et la coopération harmonieuses étaient précisément dues au manque de diversité des profils au sein du groupe. **Notre groupe se compose uniquement de femmes ayant fait des études supérieures et appartenant à peu près à la même tranche d'âge. Nous avons constaté que, d'une part, cela a permis une coopération « harmonieuse », mais que, d'autre part, cela a également peut-être conduit à une vision moins critique avec davantage de points d'accord sur le sujet à traiter.** Par conséquent, nous estimons être restés dans notre zone de confort.

Lors de la première réunion numérique, il est vite apparu que divers rôles de groupe se sont créés spontanément. Par exemple, quelqu'un a assumé le rôle de preneur de notes, un autre a pris l'initiative au cours de la réunion, un autre a fait des commentaires critiques sur le contenu trouvé et un autre a partagé plusieurs sources utiles. Lors de la quatrième réunion, tout le monde avait ajouté ses textes au document Google Docs partagé et les textes ont été relus. Nous avons donc pu commencer à travailler sur le fond du contenu. Des critiques constructives ont été formulées sur le manque de clarté des parties écrites, le peu d'explicitation qui précède certaines affirmations évidentes dans l'univers du savoir décolonial mais pas forcément au-delà de ces cercles. Les lacunes éventuelles ont été abordées et les sources ont été vérifiées. En bref, nous avons connu une coopération harmonieuse et avons pu utiliser une méthode de travail efficace. Nous sommes impatientes de présenter notre travail en aval dans le grand groupe.

Sources :

- <https://fr.euronews.com/2017/12/04/le-chocolat-belge-fait-fondre-l-asie>
- <https://www.youtube.com/watch?v=5SdLkR6k8rU>
- Histoire du chocolat : <https://www.youtube.com/watch?v=PqUD5hiffFA>
- Le congo et le chocolat : repères historiques : <https://www.ieb.be/Le-Congo-et-le-chocolat-reperes-historiques>
- LE chocolat belge : de l'or en barre : <https://www.brusselslife.be/fr/article/chocolat-belge>
- Note sur la culture du cacaoyer et son avenir au congo belge : <http://www.kaowarsom.be/documents/PUBLICATIONS/SERIE%20TECHNIQUE%20-%20NR%2028%20-%201944.pdf>
- https://www.lepoint.fr/economie/cacao-le-congo-veut-relancer-sa-filiere-19-08-2014-1857822_28.php#
- <http://abergo1.e-monsite.com/medias/files/cacao-eic.pdf>
- https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/economie-africaine/comment-le-cacao-venu-d-amerique-est-devenu-un-produit-majoritairement-africain_3520497.html
- Oxfam : https://www.oxfammagasinsdumonde.be/blog/article_dossier/conclusion-fiers-de-notre-chocolat-belge/#.X9yMFBZCdPY
- Traçabilité : <https://bean-to-bar.be/transparence-et-tracabilite/>
- <https://www.rtl.be/info/belgique/economie/le-chocolat-belge-se-donne-10-ans-pour-stopper-la-deforestation-et-faire-vivre-correctement-les-producteurs-realiste--1249462.aspx>
- <https://www.idhsustainabletrade.com/uploaded/2020/06/French-BC-Annual-Report-2.6.pdf>
- <https://www.agenceecofin.com/hebdop3/1212-72059-l-afrique-championne-du-cacao-peut-aussi-devenir-reine-du-chocolat-si>
- <https://www.journaldunet.fr/management/guide-du-management/1200575-made-in-france-quelles-sont-les-regles/>
- <http://lesindependantes.com/articles/blog/le-made-in-france/qu-est-ce-que-%C3%A7a-veut-dire/-u41311>
- <https://hub.brussels/app/uploads/2019/10/Entreprendre-dans-le-secteur-du-chocolat-%C3%A0-Bruxelles-March%C3%A9-tendances-et-bonnes-pratiques-hub.brussels.pdf>

- <https://www.rtl.be/info/belgique/economie/qu-est-ce-que-le-chocolat-belge--1249473.aspx>
- <https://www.lesoir.be/art/420346/article/styles/cuisines/2014-02-06/retour-aux-sources-du-chocolat-belge>
- <https://agritrade.cta.int/fr/Agriculture/Produits-de-base/Cacao/Tendances-en-matiere-d-origine-d-authenticite-et-de-tracabilite-dans-le-secteur-du-cacao-chocolat.html>
- https://www.oxfammagasinsdumonde.be/blog/article_dossier/conclusion-fiers-de-notre-chocolat-belge/#.X90aWRZ7IPZ
- https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/economie-africaine/comment-le-cacao-venu-d-amerique-est-devenu-un-produit-majoritairement-africain_3520497.html
- <https://www.brussellife.be/fr/article/chocolat-belge>
- <https://www.msn.com/fr-be/actualite/other/quest-ce-que-le-chocolat-de-couverture/ar-BB19QAqS>
- <https://www.elle.be/fr/315537-qui-sont-les-sorcieres-de-belgique-immersion-dans-la-communaute.html>
- <https://www.planetechocolat.com/fr/prestablog-pourquoi-le-chocolat-belge-est-il-si-repute-dans-le-monde--n12/default>
- <https://www.rtl.fr/sujet/chocolat>
- <https://daardaar.be/rubriques/opinions/17-raisons-detre-fier-detre-belge/>
- <https://www.7sur7.be/manger/qu-est-ce-qui-rend-le-chocolat-belge-unique-au-monde~a309b944/?referrer=https%3A%2F%2Fwww.bing.com%2F>